

Travail et loisir

Gustave Thibon

“Le travailleur” moderne n’aime pas le travail. Même quand celui-ci est bien rétribué, son insatisfaction ne s'apaise pas. Il souffre moins d'être un ouvrier exploité que d'être un ouvrier tout court: ses infinies revendications matérielles ne sont que des manifestations superficielles et trompeuses de ce malaise fondamental.

“L'ouvrier” souffre ainsi parce que son travail est inorganique, inhumain. Les socialistes [1] proposent, comme remède à la crise ouvrière, une plus juste répartition des gains, de plus hauts salaires... Comme si le problème ouvrier s'arrêtait là! Il s'agit plutôt d'une refonte totale des conditions premières du travail industriel, il s'agit de supprimer le travail inhumain, le travail sans forme et sans âme: la "grande usine", le travail "à la chaîne", la spécialisation outrée, etc.; toutes choses que l'étatisme socialiste ne peut que porter à leur suprême et mortelle expression.

Le problème des salaires est secondaire.

L'artisan de village qui fabrique des objets complets et traite avec une clientèle vivante est infiniment plus heureux et satisfait que l'ouvrier d'usine, avec un standard de vie bien inférieur à celui de ce dernier.

Si les conditions de travail des ouvriers de l'industrie et du commerce ne changent

pas, l'élévation du niveau des salaires ne pourra que lui nuire. L'homme voué à un travail malsain est voué aussi au loisir malsain. Le loisir (avec toutes les « distractions » qu'il implique) n'est plus pour lui le prolongement rythmique du travail, c'est une manière de s'évader, de se venger du travail: au lieu de rendre la reprise du travail plus facile, il la rend plus amère. On ne remédie pas aux maux issus d'un travail inhumain en augmentant le bien-être économique du travailleur, on risque au contraire d'aggraver son ennui et sa déchéance.

Le stigmate de certaines formes modernes de l'activité sociale consiste en effet en ceci: le travail et le loisir, normalement complémentaires, y deviennent antagonistes. Simple cas particulier de cette loi générale: les choses qui, saines, se complètent, malsaines s'entre-dévorent. Le mauvais amour des sexes tourne en haine des sexes, un mauvais sommeil empiète sur la veille et l'empoisonne. De même un travail sans âme: ce mélange abrutissant de tension et de monotonie qui le caractérise rejaillit sur le loisir, - il prédispose à la débauche, c'est-à-dire à des plaisirs inhumains et artificiels comme lui. Les joies qui peuplent le repos des travailleurs deviennent ainsi quelque chose de tendu et de factice - une sorte de

travail de seconde zone qui, loin de détendre l'âme et le corps, augmente leur fatigue et leur intoxication. Baudelaire, chantre suprême de la décadence, n'a pas employé par hasard le mot de "travail" pour désigner la volupté:

*Qui des dieux osera, Lesbos, être ton juge
Et condamner ton front pâli par les travaux?
... Les débauchés rentraient, brisés par leurs
travaux...*

Celui qui, en effet, ne trouve pas de joie dans son travail trouvera du travail dans sa joie. Le travail forcé a pour corollaire le plaisir forcé.

Il est amèrement instructif de voir la classe ouvrière et ses meneurs revendiquer avant tout, et presque exclusivement, un accroissement des salaires et des loisirs. Des prétentions aussi superficielles révèlent un étrange oubli de la solidarité intime, et de la continuité qualitative qui existe entre le travail et le repos. Travail et loisir sont les deux phases d'un même rythme: la perturbation d'une de ces phases entraîne fatalement chez l'autre une perturbation correspondante. Celui qui dort mal ne peut pas veiller normalement; de même un homme astreint à un travail anti-naturel risque fort de ne pas occuper très humainement ses loisirs. On aura beau augmenter ceux-ci en quantité: leur qualité n'en restera pas moins inférieure et fautive. Il ne s'agit pas d'essayer de faire contrepoids à un travail inhumain par l'accroissement du « bien-être » des prolétaires: tant que le travail restera inhumain, ce bien-être ne pourra pas être sain. Il s'agit d'abord (2) d'humaniser le travail. Cela fait,

il sera permis de songer à améliorer la situation matérielle des masses; les réformes opérées dans ce sens auront alors plus de chances qu'aujourd'hui de ne pas exaspérer, dans l'âme des travailleurs, la haine du labeur et l'esprit de révolte et d'anarchie.

Quand je dis humaniser le travail, je ne veux pas dire le rendre nécessairement plus facile et mieux rémunéré, je veux dire avant tout le rendre plus sain. Il y a une vie dure et difficile qui est humaine: celle du paysan, du pasteur, du soldat, de l'ancien artisan villageois...; il y a aussi une vie molle et facile qui est inhumaine et qui engendre la corruption, la tristesse et l'éternelle révolte de l'être qui ne joue aucun rôle vivant dans sa cité: celle par exemple de l'ouvrier standard au temps des hauts salaires, du bureaucrate amorphe et bien payé, etc. Et c'est précisément ce dernier genre d'existence que le socialisme réclame pour tous! Pour nous qui aimons le peuple d'un amour humain (c'est-à-dire d'un amour impitoyable pour toute atmosphère inhumaine qui le menace, si molle, si désirable en apparence qu'elle puisse être), nous demandons pour lui beaucoup plus, nous demandons autre chose. Les démocrates modernes ont trop vite confondu vie dure et vie inhumaine. Et par là ils se sont condamnés presque uniquement à corrompre sous prétexte d'humaniser.

G.T.

Chapitre extrait de *"Diagnostics, essai de physiologie sociale"*, Génin, 1966, épuisé.